Nouvelle de Luisa Mehr : personne n'y avait touché...

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **11 (1981)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Personne n'y avait touché...

Nouvelle de Luisa Mehr

En cherchant quelque chose au fond d'un tiroir de commode, j'ai retrouvé une de ces boules de verre qu'on donne aux enfants et dans lesquelles, lorsqu'on les secoue, semblent tourbillonner des flocons de neige. Lequel de mes petits élèves m'a offert cet objet? Je ne sais plus: je me fais si vieille... Je suis restée assise longtemps avec cette boule de verre entre les mains. C'était bien étrange: dans la sphère transparente, les parcelles blanches tournoyaient, tournoyaient, et chacune d'elles paraissait ramener un souvenir.

Je revoyais des visages d'enfants, je revivais des jours enfuis, tombés à jamais au gouffre des siècles; des jours qui m'avaient appartenu... J'étais à nouveau cette fille de vingt ans qui venait de conquérir son diplôme d'institutrice et qui s'en allait à la fois inquiète et pleine d'enthousiasme rejoindre son premier poste tout au fond d'une vallée perdue dont jusque-là elle n'avait même pas soupçonné l'existence.

L'endroit était étonnamment sauvage et beau avec ses maisons de pierres grises, ses forêts, ses torrents mugissants et, là-haut, l'invraisemblable citadelle des glaciers que l'aurore et le couchant rendaient roses et translucides. Dans la plaine on terminait joyeusement les vendanges; à Dresal passaient déjà de grands souffles froids...

Ou bien était-ce de tristesse et de déception que je grelottais en ces premières semaines? J'avais apporté un cœur empli d'amour pour les enfants qu'on me confiait mais il était facile de constater que, pour eux, je personnifiais seulement l'emprisonnement, l'ennui. Leurs yeux noirs fixés sur moi (tous il possédaient ces prunelles sombres, comme minérales) disaient nettement l'obstination, la mauvaise volonté. Ils affichaient une totale ignorance. Pour me dégoûter sans doute, ils apportaient en classe les bêtes les plus variées, les plus répugnantes: crapauds, souris, orvets.

Je luttais pour conserver mon sang-froid et ma dignité mais je pleurais le soir, dans ma chambre en haut de la maison d'école. Je me sentais tellement seule, tellement perdue. A qui parler, demander un appui? Les villageois que je rencontrais dans les chemins, dans l'unique boutique, me saluaient sans jamais sourire. Hautains, réservés, secrets, ils refusaient de m'admettre dans leur clan.

Il y avait bien le vieux curé qui était venu m'accueillir à ma descente de diligence mais il paraissait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Je le revois si maigre, si courbé, me disant doucement:

— Vous pouvez faire beaucoup de bien ici, mon enfant! Vous êtes jeune, on vous écoutera. Votre prédécesseur était âgé et fatigué... Ne vous découragez pas! Moi, je ne puis plus que prier, offrir...

Je me répétais ces paroles quand je me sentais proche du désespoir. Un jour pourtant, la coupe d'amertume déborda. La neige, qui jusque-là n'avait fait que de fugitives apparitions, tomba en abondance durant la nuit. Au matin, comme d'habitude, je descendis avant l'arrivée des enfants pour allumer le gros poêle dans la salle de classe. J'entassai du papier, du menu bois, des bûches, je frottai une allumette, mais aussitôt le poêle se mit à vomir des nuages de fumée. Je m'évertuais à remettre du papier, à secouer la clef, à souffler: peine perdue, le poêle fumait de plus belle; on ne voyait plus rien dans la pièce. Toussant, pleurant, écrasée par la malice des choses, je dus battre en retraite vers la porte que j'ouvris toute grande. Alors j'entendis une voix d'homme, une voix chaude et gaie qui demandait:

— Eh bien, que se passe-t-il? Y a-t-il le feu à l'école?

Je repoussai les mèches qui tombaient sur ma figure. Tous les jours de ma vie, j'ai revu Toni Curtaz tel qu'il m'apparut alors, grand, mince, avec une tête étroite et racée d'oiseau de proie, des dents luisantes, des yeux qui n'étaient pas d'un noir opaque comme ceux des autres villageois mais clairs et limpides comme des lacs de montagne. Je dis bêtement:

— Le poêle fume...

— Hé! Je le vois bien! Je vais arranger ça...

Il plongea dans la fumée mais revint bientôt en secouant la tête.

— Tout me paraît en ordre ici. Je monte sur le toit...

Deux minutes plus tard, comme par enchantement, le feu se mit à ronfler. Toni riait en sautant à terre. Il brandissait quelques chiffons sales.

— On avait bouché la cheminée avec ça. Vos gosses évidemment... Mais, qu'est-ce que vous avez, Mademoiselle? Vous pleurez?

Je ne pouvais plus retenir mes larmes; elles coulaient sur mes joues, tombaient sur mon corsage.

— Il ne faut pas prendre les choses au tragique! protesta le garçon de sa voix chaude, vibrante de sympathie. Les gamins avaient envie de sortir leurs luges plutôt que de s'enfermer à l'école, voilà tout! Ils sont donc bien insupportables? Oui? Voyez-vous, l'ancien instituteur était si vieux qu'il ne savait plus très bien ce qu'il faisait, le pauvre homme! Il lui arrivait de s'endormir pendant la classe et les gosses en profitaient pour faire l'école buissonnière! Ils n'apprenaient pas grand'chose! Et maintenant, il faut qu'ils restent assis du matin au soir, tranquilles et attentifs sur leurs petits bancs durs! Essayez de les comprendre, de patienter... La liberté, c'est ce qu'il y a de plus beau... Voyons, quels sont les plus enragés? Le grand Valentin Quay peut-être? C'est un cousin à moi... Et Simon Squindoz? Je leur dirai deux mots à ces diables. Mais ne pleurez plus! C'est promis?

J'essuyai mes yeux: ma tristesse s'envolait. Quelqu'un enfin, se tournait vers moi!

— Allez vite remettre des bûches dans le poêle. Vos élèves arrivent! Au revoir!

Il ajouta, par-dessus son épaule:

— Je suis Toni Curtaz! Vous savez où est la chapelle Saint-Théodule? Ma maison est à côté...

L'ai-je regardée depuis la fenêtre de ma chambre, cette chapelle Saint-Théodule que j'apercevais sur une hauteur, entre deux mélèzes! Mais non! Je ne regardais pas la chapelle, je cherchais la maison Curtaz où vivait, respirait, bougeait un grand garçon aux yeux clairs et riants.

J'étais bien trop timide, trop réservée pour tenter de revoir Toni. Etait-ce donc lui qui provoquait les rencontres puisque, alors que ne l'avais jamais vu auparavant, je le croisais maintenant ici ou là, presque chaque fois que je sortais du village? Ou était-ce le hasard seul qui le conduisait sur mon chemin? D'ailleurs, il ne s'arrêtait pas; il me saluait seulement avec un sourire qui me faisait trembler de bonheur. Avait-il parlé à mes élèves ou bien ceux-ci s'étaient-ils d'eux-mêmes enfin résignés à leur sort? Ils étaient moins indociles, un peu plus attentifs...

Par contre, les gens du village continuaient à me montrer des visages fermés, méfiants. Pourquoi? Je ne cherchais pourtant pas à forcer leur intimi-

té, à pénétrer dans leur secret. Quel secret? Je n'en savais rien mais je le sentais tout autour de moi. Il y avait des moments où une peur irraisonnée, étrange, m'envahissait. La neige aussi m'épouvantait, chaque jour plus haute, plus lourde. Les torrents ne chantaient plus, emprisonnés sous une glace épaisse. Les enfants racontaient qu'un loup rôdait dans les bois...

Un jour, au retour d'une visite à un de mes petits élèves qui s'était foulé une cheville, je fis, le cœur battant, un détour pour passer près de la chapelle Saint-Théodule. La porte de la maison Curtaz était ouverte; sur le seuil se tenait une grande femme vêtue de l'austère costume noir des veuves; elle me regardait approcher, me fixant de ses yeux clairs et perçants. Et tout à coup elle dit, avec un sourire sur son visage qui gardait des traces de beauté:

— Bonjour, Mademoiselle l'institutrice! Vous vous promenez par un froid pareil? Entrez donc boire une tasse de café!

J'entrai, palpitante, imaginant que Toni allait surgir devant moi, mais, dans la cuisine qu'éclairait seulement la flamme dansant dans l'âtre, il n'y avait qu'un gros chat gris qui dormait sur un coussin. La vieille femme poussa un siège près du feu.

— Mettez-vous là, au chaud! Il va sûrement neiger encore ce soir...

Un profond silence régnait dans la maison; on n'entendait que les pétillements du feu, le ronronnement du chat et les pas feutrés de Mme Curtaz. Il faisait presque sombre; on distinguait vaguement d'antiques bahuts peints, une table, des escabeaux. Sur le rebord de la cheminée s'alignaient des plats en étain, des pots de faïence. Un crucifix était accroché au-dessus, entre deux fusils. La cafetière se chauffait à la flamme. La vieille femme remplit deux tasses.

— Voilà! Buvez vite! Il est bon, très fort, très sucré...

Elle s'était assise en face de moi et elle me fixait tandis que nous buvions, puis elle posa sa tasse vide et se pencha en avant.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt et un ans...

— Si jeune, si jolie! chuchota-t-elle. Est-ce que vous savez que vous êtes jolie? Vous avez l'air d'un bouton de rose... Pas une seule fille de la vallée n'est aussi fraiche, aussi blonde... «Il» pense comme moi, je le sais bien... Il regarde tout le temps du côté de l'école... Est-ce qu'il vous parle quelquefois?

— Non! Non! balbutiai-je, empourprée de gêne et de colère.

Elle reprit, très vite:

— Des garçons comme lui, il n'y en a pas beaucoup: jamais malade, habile de ses mains... Je vous montrerai son atelier qui sent le bois, la résine, la sève... Et il est beau et sage, mon fils. Les filles tournent autour de lui comme des guêpes folles. Il ne les voit même pas, il ne voit plus que vous! Seulement...

Elle parlait maintenant avec une sorte de rancune.

— Seulement, toi, tu es timide comme une biche... Pourquoi es-tu timide? Il faut parler, sourire, balancer sa jupe et gonfler son corsage... Il faut roucouler comme une pigeonne... Il faut te faire désirer et en même temps, dans un regard, tout promettre... Alors il ne résistera plus et dans tes bras, il oubliera tout le reste...

Le reste? Quoi donc? La vieille femme avait levé les yeux vers les fusils pendus au-dessus de la cheminée. Elle semblait comme ratatinée, ravagée par quelque mystérieux désespoir.

— Toni avait dix ans quand son père a péri, là-haut. Mon aîné est tombé l'autre année. Et le garçon y périra aussi s'il n'y a pas deux bras pour le retenir, deux bras autres que les miens trop faibles, trop fatigués. Il est encore monté hier soir avec Lercoz et Squindoz... ça les tient dans le sang, et moi, je finirai par devenir folle à attendre...

Elle se tordait les mains et pleurait. C'était donc là le secret que j'avais pressenti autour de moi! Des braconniers invétérés, voilà ce qu'étaient les hommes de Dresal. Pour le plaisir de forcer, de tuer un chamois, ils risquaient gaiement leur vie parmi les rocs, les glaces, les précipices. Je dis doucement:

— Il ne faut pas vous désoler ainsi! Votre fils ne va pas tarder à rentrer! Il est si fort, si courageux...

— Oui! Oui! Il est fort, et brave, et rusé! Le plus rusé de tous! Il connaît chaque pouce de terrain... Vous l'aimez, n'est-ce pas? Dites-moi que vous l'aimez?

Elle rapprochait son visage ridé du mien comme pour mieux lire en moi, mais je baissai les paupières: mon doux secret, mon tendre amour, je ne pouvais pas en parler. Je murmurai:

— La nuit tombe... Bonsoir, Madame! Merci...

Elle me laissa partir.

Il neigea encore cette nuit-là; je ne parvenais pas à dormir parce que trop de choses tourbillonnaient dans mon esprit. «Il m'aimait», je connaissais — je croyais connaître — le secret de Dresal, je tremblais pour Toni. Et puis je me remémorais les prières et les conseils de Mme Curtaz. Pourquoi, oh! pourquoi ne l'ai-je pas écoutée? Quand j'ai croisé Toni le lendemain, les jours suivants, pourquoi ne me suis-je pas arrêtée pour lui parler, pourquoi ne l'ai-je pas laissé m'enfermer dans ses bras? Je n'a pas su, pas pu, je me suis contentée de répondre à son sourire par une inclinaison de tête. Et pourtant je l'aimais! Je l'aimais mille fois plus que toutes les filles hardies qui tournaient autour de lui...

... Un matin — je me souviens que le ciel était très bleu et que les glaciers scintillaient — je rencontrai Mme Curtaz. Elle s'arrêta et me dit tout bas, tristement:

— Il est encore là-haut...

Il me sembla qu'une main de fer s'emparait de mon cœur pour en arrêter les battements. La vieille femme reprit,

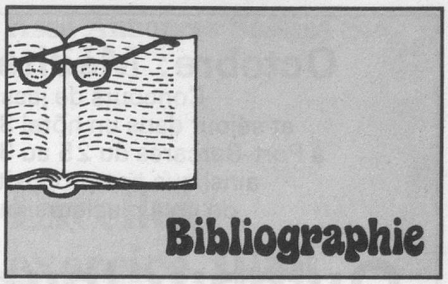
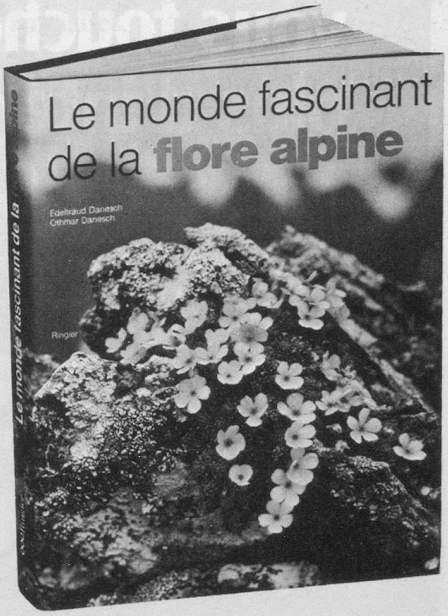
avec une expression suppliante dans ses yeux clairs qui me rappelaient ceux de son fils:
— Vos élèves ont congé aujourd'hui... Venez boire une tasse de café chez moi...
Il y avait du soleil dans la cuisine où le feu pétillait; le chat dormait sur son coussin et ne se dérangea pas à notre entrée. Je m'assis près de la cheminée. J'avais froid tout à coup, tellement froid.
... Et c'est alors que la chose étrange, inexplicable, est arrivée: j'ai vu le siège vide qui se trouvait en face de moi vaciller soudain, puis tomber avec fracas sur le sol. Personne n'y avait touché cependant. Non, je le jure, personne n'y avait touché. Le chat s'était dressé d'un bond, le dos rond, le poil hérissé, comme en proie à une terreur indicible. Mme Curtaz, à l'autre bout de la pièce, s'appuyait au mur.
— Il est mort! dit-elle dans un cri dont le souvenir me glace encore. Il est mort! Il est mort!
Je courus à elle.
— Taisez-vous! Ne dites pas cela! C'est impossible! la chaise était usée, tout simplement!
Je cherchais à entourer de mes bras le vieux corps tremblant, mais la vieille femme me repoussa avec une violence sauvage.
— Va-t-en! Va-t-en! Tu n'as pas su, pas voulu le retenir! Je te chasse...
... Vers trois heures, la cloche de l'église s'est mise à sonner le glas, lentement, lugubrement. J'ai appelé deux de mes élèves qui passaient sous ma fenêtre.
— Qui est mort?
Oh! Je savais bien quel nom ils allaient prononcer.
— C'est Toni Curtaz. Les gardes-frontière l'ont descendu!
L'autre gamin précisa non sans fierté:
— Mon cousin Piero était avec lui, mais il a pu s'enfuir. Seulement il a dû abandonner les ballots!
— Quels ballots?
— La marchandise, tiens! Le café, le sucre...
Naïve que j'étais. Les hommes de Dresal ne traquaient pas les chamois, ils faisaient de la contrebande, tout le village vivait de la contrebande! C'était cela leur secret, leur jeu mortel, leur passion! A ce moment, je m'en souviens, je me suis mise à rire très haut, d'un rire qui devait être bien terrible car les enfants s'enfuirent.
J'ai été malade longtemps dans un hôpital de la plaine où l'on m'avait descendue. Je ne suis jamais retournée à Dresal...

L. M.

Le petit caillou

Il était une fois un petit enfant qui voulait partir à la conquête du monde, découvrir le bonheur, tout voir, traverser les forêts où les troncs s'élancent si haut dans le ciel. Il voulait grimper sur les sommets étincelant au soleil, voir ce qu'il y avait de l'autre côté. Il rêvait d'arriver jusqu'aux plages de sable fin, couleur du soleil, et contempler l'océan, tantôt noir, tantôt émeraude, les vagues qui courent et se brisent, le dessin toujours changeant du sable sous le vent. Il voulait écouter ce chant jamais fatigant de la mer qui parle profondément à l'âme des petits.
Un matin, le bambin partit avec son père. Ils marchèrent longtemps, ils grimpaient un sentier assez raide. L'enfant dit: «Peux plus marcher, mal au pied.» Le père, très attaché au petit, conscient de ses responsabilités et bien dans le vent de son époque, n'hésita pas; il alla jusqu'au poste de secours le plus proche et appela l'ambulance.
On emmena le petit, on le déshabilla, on lui fit passer toute une gamme d'examens, de contrôles, de radios. «Tout est normal, le petit n'a rien qui l'empêche de marcher» déclarèrent les médecins.
Le père et le marmot reprirent leur route, ils traversèrent une belle forêt, écoutèrent le chant des oiseaux, parfois ils s'arrêtaient pour observer un écureuil.
«Mal au pied, peux pas marcher» déclara l'enfant en s'asseyant. Tout pensif, le père songeait: «Nous ne faisons que de petites étapes, mon enfant veut découvrir le monde. Il ne peut plus marcher et la science déclare qu'il n'a rien qui l'empêche de marcher. Que faire?»
L'enfant dormait, le père se tourmentait. Un vieux bûcheron, sac à l'épaule, «yeutze» (serpe) à la main, son travail fini, passa près d'eux.
«Peux vous aider?» demanda l'homme aux yeux pleins de ciel, aux mains abîmées. «Je ne sais pas» dit le père, «l'enfant a mal au pied et ne veut plus marcher.»
— Permettez? Sans réveiller le petit, l'homme de la nature regarda le pied, enleva la chaussure, la socquette et la retourna. Un petit caillou tomba sur les pantalons du père.
— Voilà, dit le vieux.

F. Long



Edeltraud et Othmar Danesch, **Le monde fascinant de la Flore alpine,** Editions Ringier.
Un guide qui nous conduit dans le monde fascinant des fleurs des Alpes, monde qui enchante tous ceux qui le découvrent et savent voir, écouter et sentir.
C'est un livre qui nous présente la richesse florale insoupçonnée de ce vaste arc montagneux et, par son choix, nous fait découvrir des plantes courantes et familières aussi bien que des espèces rares ne vivant que dans un massif déterminé; d'autres, enfin, qui ne se plaisent que dans les Alpes occidentales, orientales ou méridionales. L'abondance et l'incroyable variété de nos fleurs alpestres se dévoilent ainsi peu à peu à nos yeux.
Un document exceptionnel entièrement consacré à la flore alpine qui éveillera de nombreuses vocations de botaniste parmi les amoureux de la nature.
En vente dans toutes les librairies de Suisse romande au prix de Fr. 59.80.